

Office [i.e. office] funèbre en souvenir des soldats fribourgeois morts au service de la patrie

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **4 (1928-1929)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-709025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

salle avec les explications nécessaires. Si parfois il pleuvait, ce rare phénomène aurait lieu en tenue de campagne, ce qui n'arrive pas tous les jours.

C'est à chaque étape de plus en plus rigolo, mais c'est en vérité comme cela que les choses se passent au service militaire. (L'Illustré.)

Office funèbre en souvenir des soldats fribourgeois morts au service de la Patrie.

(Retardé! — Red.)

L'Office de Requiem à la mémoire des soldats morts au service de la Patrie aura lieu le vendredi 16 novembre 1928, à 8 heures du matin, à la Cathédrale de St. Nicolas. Sa Grandeur Monseigneur Besson, Evêque du Diocèse officiera. La Société fédérale de Sous-Officiers chargée de l'organisation de cette manifestation, par le Département militaire cantonal, adresse l'appel suivant:

Officiers, sous-officiers, soldats, de tous grades et de tous âges, retenez la date du 16 novembre et soyez tous présents pour ce pieux pèlerinage au Monument de l'Hôtel de Ville. La cérémonie revêtira, cette année, un caractère tout spécial d'émouvante grandeur. Elle coïncide, en effet, avec le dixième anniversaire des jours douloureux de 1918 et la belle amitié que vous aviez contractée avec ceux qui sont morts pour la Patrie est sacrée.

Oui, chers Camarades, 10 ans ont passé, depuis les jours néfastes de 1918; oui, 10 années, plus fiévreuses et plus âpres encore que les années d'avant-guerre se sont écoulées. Le temps, cet éternel démolisseur de toutes choses accomplit chaque jour son œuvre de destruction et d'oubli. Et pourtant, nous qui avons connu et aimé ceux qui sont tombés, nous n'oublierons pas, nous n'oublierons jamais!

Loin de s'estomper dans la brume de l'oubli, à mesure que les événements se déroulent, nous comprenons davantage la grandeur du sacrifice de nos camarades dont les existences ont été la rançon de notre propre vie; nous sentons davantage, lorsque l'heure invite au recueillement, l'amertume de la destinée, qui tua, à l'aube de leur jeunesse, tant de braves garçons dont l'avenir, pour beaucoup, s'ouvrait plein de promesses et d'espoir.

Méditons longuement celà à l'occasion de ce dixième anniversaire et souvenons-nous de ceux que le poète a réunis dans une même adresse et a appelés dans la même évocation: «Les Morts, les doux petits Morts, les beaux Enfants disparus.»

Honorons donc leur mémoire en venant nombreux le 16 novembre 1928 à cette pieuse cérémonie du Souvenir.

Et, celles qui n'oublient pas: les mamans, les épouses, celles qui, chaque année, en dépit de la longueur du chemin et de la froide saison, quittent longtemps avant l'aube le village pour faire le pieux pèlerinage de Fribourg, les nobles femmes qui pleurent nos camarades seront réconfortées par votre présence. Elles seront touchées du souvenir que nous gardons de leur chers disparus et nous lisons dans leurs yeux attristés la plus douce reconnaissance. Elles rentreront au foyer plus fortes et fières de l'hommage que la Patrie rend chaque année à leurs grands Morts.

Une histoire d'amour.*)

(Suite.)

Les surprises d'une ronde de nuit.

J'ai appris, d'une façon assez drôle et qui vaut d'être contée, que Gay était amoureux.

C'est moi qui prenais la garde ce soir-là, et mon ordre comportait une «ronde supplémentaire à partir de minuit, avec inspection sur l'état de propreté des souliers de travail!» J'avoue que, malgré tout mon amour pour l'armée, cette perspective ne me souriait guère. Pouvez-vous vous imaginer ce que cela voulait dire: inspecter les souliers de travail d'un groupe d'artillerie, soit trois batteries, soit quatre cents hommes environs, soit huit cents souliers? . . . Franchement, mon major! . . . mais, voyons, deux nuits n'y suffiraient pas! Et la consigne est rigoureuse: semelle lavée, cuir graissé, clous brillants. Apprenez donc, mon major, que le lieutenant le plus zélé n'inspectera qu'une paire sur quatre! et encore! . . . Suffit! ces révélations deviendraient dangereuses.

Toc . . . toc . . . toc! frappe-t-on à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? fis-je, éveillé en sursaut.

— Mon lieutenant, c'est l'heure de la ronde, me crie l'homme de faction.

— L'heure de la ronde? Ah! oui, c'est vrai — et j'ajoutai mentalement: — et de l'inspection! . . . Aussitôt, un bataillon de huit cents pieds armés de gros souliers à clous se mit à défiler dans mon imagination, en rangs serrés, par quatre, bien alignés. Et encore des pieds, et encore et toujours des pieds . . . Une . . . deux . . . une . . . deux . . . une . . . deux . . . et les souliers aux larges semelles cloutées passaient . . . passaient . . . passaient . . . marquant la cadence.

Un de mes hommes alluma un falot et, lui devant, moi derrière, nous emboîtâmes le pas.

A travers les longs corridors sonores et par les escaliers vides, nous allions sans mot dire, encore un peu endormis, je pense. Les portes des dortoirs grinçaient. On entendait les respirations régulières des soldats et de graves ronflements troublaient le silence de la nuit. Malgré les croisées largement ouvertes, l'air vicié vous prenait à la gorge. Et là-haut, dans le cadre des fenêtres, on voyait scintiller les étoiles, très pures et très lointaines.

Tous les quatre lits, nous nous glissions dans la ruelle. Sous le rayon lumineux du falot, le dormeur faisait une grimace, grommelait quelque chose en rêve, et se tournait de l'autre côté. J'empoignais les souliers, à droite du paquetage, et d'un coup d'œil aussi rapide que sûr, je les inspectais. (Décidément, ça allait plus vite que je ne le supposais!) Je les inspectais, oui, mais pas mèche d'en pincer un, malgré les remarques de mon canonnier:

— Dites donc, mon lieutenant, regardez-moi ces clous!

— Mais non, c'est de la rouille.

Ou bien:

— Dites, lieutenant, croyez-vous çui-là!

— Ça? mais non, mais non, c'est le cuir qui est rayé, faisais-je vexé.

— Et ça? oh! . . . cette crotte! . . .

Je flairais la semelle:

— Je vous dis que non, à la fin, ces souliers sont parfaitement propres.

*) Extrait de «Sous le drapeau» de Charles Gos (frs. 3.50, Librairie Payot & Cie., Lausanne).